

# JAR CITY

## Baltasar Kormakur

Né Baltasar Kormakur Samper, le 27 février 1966 à Reykjavik (Islande).

Baltasar Kormakur est un jeune artiste islandais. Ce diplômé de l'Académie dramatique d'Islande est l'un des jeunes acteurs les plus doués de son pays. En 2001, il est à l'affiche de *No Such Thing*, réalisé par Hal Hartley. Mais Baltasar Kormakur se fait surtout connaître par ses talents de metteur en scène. Il a dirigé dix productions théâtrales en Islande et à l'étranger, notamment des comédies musicales comme *Hair* et *The Rocky Horror Picture Show* ou des drames (*Hamlet*).

Il crée également son propre théâtre et voit certains de ses travaux repris dans l'enceinte du Théâtre National d'Islande.

Son premier long métrage s'intitule *101 Reykjavik* et a remporté de nombreux prix, notamment aux prestigieux festivals de Toronto et Locarno.

Il poursuit sa carrière d'acteur dans *les Anges de l'univers* (2000, Fridrik Thor Fridriksson) et de réalisateur avec *The Sea* (2001).

Il alterne entre les productions «nordiques», *Me and Morrison* de Lenka Hellstedt (2001), nord-américaines, *Régina!*

de Maria Sigurdardottir (2002),

et même franco-islandaises avec *Stormy Weather* de Solveig Anspach (2003).

Son retour à la mise en scène se fait en 2004 avec *Crime City*, un thriller américain dans lequel ils dirigent les stars Julia Stiles et Forest Whitaker. Le film remporte le Prix de la Critique au Festival du Film Policier de Cognac en 2006.

En 2008, avec *Jar City*, Baltasar Kormakur revient dans sa ville natale, Reykjavik, pour y tourner un sombre thriller.

Il est récompensé du Prix du meilleur réalisateur de l'année aux Edda Awards 2008, l'équivalent des Césars islandais.

2007 (sortie France : 10 septembre 2008) - Islande - couleur - 1h34 - V0

film de **Baltasar Kormakur**

scénario : **Baltasar Kormakur**, d'après le best-seller *la Cité des Jarres* (Editions Métailié et Points) d'**Arnaldur Indridason** (2000) - image : **Bergsteinn Björgulfsson** - montage : **Elisabet Ronaldsdottir** - première assistante réalisatrice : **Lisa Kristjansdottir** - décors : **Atli Geir Grétarsson** - costumes : **Harpa Einarsdottir** - effets spéciaux : **Eggert Ketilsson** - effets visuels : **Michael Holm** - musique : **Mugison** - son : **Kjartan Kjartansson** - production : **Blueeyes Prod.** - producteurs : **Agnes Johansen, Lilja Palmdottir** et **Baltasar Kormakur** - distributeur : **Memento Films**.

avec : **Ingvar E. Sigurdsson** (l'inspecteur Erlendur), **Agusta Eva Erlendsdottir** (Eva Lind), **Björn Hlynur Haraldsson** (Sigurdur Öli), **Olafía Hrönn Jonsdottir** (Elinborg), **Atli Rafn Sigurdarson** (Örn), **Eyvindur Erlendsson** (Runar), **Kristbjörg Kjeld** (Katrín), **Porsteinn Gunnarsson** (Holberg), **Theodor Juliussen** (Ellidi), **Elma Lisa Gunnarsdottir** (Gunnur), **Pärunn Magnea Magnusdottir** (Elin), **Gudmunda Eliasdottir** (Theodora), **Walter Grimsson** (Handrukkarar), **Magnus Ragnarsson** (Löfraedingur), **Rafnhildur Rosa Atladottir** (Kola), **Jon Sigurbjörnsson** (Albert), **Por Tulinius** (le médecin), **Valdimar Örn Flygenring** (le pilote)...

GRAND PRIX FESTIVAL DE VALENCIENNES

COURT MÉTRAGE : **ORANGE JUICE**

2007 - France - couleur - 13 mn

film de **Ronan Mouchebœuf** (réalisation et scénario) - image : **Patrick Bloissier** - montage : **Jenifer Augé** - décors : **Françoise Delaire** - musique : **AIR** - son : **Yves Osmus** - production : **La Boite**

avec : **François Levantal, Maruschka Detmers, Yvan Attal**

*Hélène fait des rêves prémonitoires. Troublée par un rêve où son mari tente de la tuer, elle se rend chez un ami médecin, Philippe, pour convaincre celui-ci de l'aider. Il décide de passer le week-end chez eux, afin de percer ce mystère.*

Ce film ramène sur le devant de la scène un sujet un peu délaissé (car trop sollicité) mais terriblement efficace : Les rêves prémonitoires. Maruschka Detmers donne la réplique à un Yvan Attal égal à lui même. Ce sujet, digne de *la Quatrième Dimension* est truffé de détails troublants qui ne manqueront pas de faire frémir les amateurs du genre. Les autres apprécieront la prestation « veuve noire » de Maruschka Detmers. **R.A.D.I**

## ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Après *101 Reykjavik* et *The Sea*, vous vous appropriez cette fois le thriller en l'inscrivant au cœur de l'identité islandaise...

Malgré les apparences, ce qui m'a conduit jusqu'à *Jar City*, c'est la complexité des rapports humains. Quand j'ai lu le roman, plusieurs thèmes m'ont fasciné d'emblée, comme les secrets inavoués, les liens du sang et la génétique qui permet de remonter loin dans les origines, y compris d'aller remuer le passé de votre grand-mère. D'ailleurs, je ne suis pas certain que la mienne apprécierait (rires). Il y avait aussi cette confrontation entre deux visages de l'Islande : l'un, urbain et moderne, l'autre moins glamour et dont l'Office de tourisme se garde de vanter les mérites : c'est une partie du territoire méconnue, sauvage, où se succèdent des petits villages perdus et oubliés du gouvernement. L'Islande a connu un boom économique il y a quelques années, mais il n'a fait que creuser les écarts entre les riches, les citadins et le reste de la population.

Est-ce que l'angle social est la clé pour saisir votre propos derrière l'intrigue criminelle ?

Absolument. *Jar City* s'intéresse au quotidien de gens que vous ne verrez pas en couverture des brochures ou des magazines. Le thriller n'est qu'un vecteur d'évocation d'un pays que j'aime. Si vous avez lu le roman, il est construit avec intelligence, c'est une mécanique parfaite mais le travail d'adaptation est nécessaire, sinon à quoi bon décalquer un univers que le lecteur s'est déjà approprié ? La structure dramatique du film, autour de deux époques qui s'entrelacent et se répondent, n'a rien à voir avec celle du roman, concentrée sur le tueur et émaillée de quelques flash-back. La qualité première du livre, c'est de prendre le contre-pied des intrigues bâties autour d'un psychopathe de génie. L'auteur dépeint un tueur humain et crédible dans ses actes, alors que la plupart des thrillers alignent les meurtres pour en faire un spectacle grotesque et invraisemblable. Pire, ces films ont tendance à glorifier le criminel en le montrant vicieux et brillant. Dans *Jar City*, on tue par désespoir ou parce qu'on y est acculé : le criminel n'est pas flamboyant, il est faible et pathétique. Les gens qui commettent ce genre d'actes sont mal fringués, souvent au bout du rouleau... ça n'est pas propre à l'Islande, si (rires) ?

Quel regard portez-vous sur la trajectoire humaine des personnages ?

Sans en dire trop sur le tueur, c'est un personnage qui me touche et la trajectoire du film est calquée sur son parcours psychologique :

Les films prennent généralement leur indépendance vis-à-vis des œuvres dont ils sont adaptés.

*Jar City* fait partie de ces adaptations à propos desquelles on regrette de ne pas avoir pu lire auparavant le livre, tant le scénario semble tributaire de cet acquis. Bien que globalement plutôt linéaire, le récit, qui ne s'embarrasse pas d'explications, peut être parfois difficile à suivre si l'on ne prend pas garde à tous les détails. Cette situation peut s'avérer assez frustrante, toutefois le film bénéficie de nombreuses qualités qui relèguent au second plan l'intrigue à proprement parler. Baltasar Kormakur signe une œuvre esthétiquement emballante : la caméra s'attarde souvent sur les paysages désolés de l'Islande, sur ses banlieues décrépies où l'on achète de la cervelle de mouton dans les drive-in, comme sur ses petits villages battus par les vents. La précision des cadrages et les jeux de lumière participent à créer une atmosphère pittoresque, fidèle à l'idée que l'on peut se faire d'un film nordique : glacé et déprimant, souvent cynique et drôle.

Le film peut également s'enorgueillir de la présence à l'écran de l'excellent Ingvar E. Sigurdsson dans le rôle de l'inspecteur Erlendur, le héros de la série de romans à succès dont *La Cité des jarres* est le troisième opus. Ce personnage un peu désuet s'avère étonnamment sympathique, au point que l'on finit par s'intéresser davantage à ses drames familiaux qu'à l'enquête qu'il mène avec ses associés. *Jar City* devrait donc séduire les amateurs de polars sombres autant que les aficionados du cinéma nordique.

MA. - Fiches du Cinéma

qu'est-ce qui pousse quelqu'un à perdre le contrôle de lui-même et à tuer ? *Jar City* n'est pas un film sur l'acte, mais sur les circonstances qui transforment un homme ordinaire en meurtrier. Dans la description des rapports entre l'inspecteur et sa fille toxicomane, le ton est sombre mais je montre juste la nature humaine telle que je la vois : contradictoire et accidentée. Même si je ne crois ni aux happy ends ni au revirement spectaculaire des êtres, il y a une touche d'espoir à la fin. Si le film paraît très noir, c'est parce que l'histoire qu'il retrace est douloureuse, mais dans la vie, je suis plutôt un optimiste !

Lorsque vous évoquez cette Islande hors des modes, l'atmosphère y est oppressante et le paysage plutôt inhospitalier...

Je ne voulais ni glaciers, ni sublimes cascades ou champs de lave ; je suis allé naturellement vers des paysages déserts, rocailloux, battus par les vents. La rudesse de la nature reflète la solitude et le dilemme de l'humain, lorsqu'il est confronté à des choix irréversibles. D'ailleurs, le personnage principal vient de la campagne, c'est un homme qui n'a jamais pu rompre avec ses racines ni s'habituer à la vie urbaine. Reykjavik est une ville agréable qui a vu s'installer beaucoup de gens en quinze ans, mais la solitude et le mal-être ont souvent pris le pas, en particulier pour les chauffeurs de taxi et les policiers. Lorsque je filme ces petits bourgs, c'est vrai que leur atmosphère d'un autre temps se prête au thriller mais je ne les charge d'aucune malveillance, je les trouve même apaisants. Je constate l'isolement des habitants et le fait que rien de neuf n'y a été construit depuis quarante ans. Cette partie de l'Islande est comme l'une des pièces de la maison qui nous gêne et que l'on évite de montrer à ses invités.

Y a-t-il en vous une part de nostalgie, voire de rejet de la vie citadine ?

Je ne suis pas quelqu'un de nostalgique, mais on ne saisit pas l'essence d'un pays à coup de cartes postales flattant la modernité. Je suis né à Reykjavik, et ces vingt dernières années, je n'ai fait qu'en partir pour y revenir. Aujourd'hui, je me suis installé ailleurs avec ma famille. C'est une question de choix, mais je fais la différence entre ceux qui décident de partir de la ville et ceux qui vivent à la campagne parce qu'ils n'ont pas d'autres alternatives. À travers *Jar City*, j'ai voulu immerger le spectateur dans l'Islande profonde, pour mieux comprendre les racines de notre société. Tous les lieux que vous voyez à l'écran existent vraiment, je ne les ai pas modifiés ou altérés.

L'étrangeté des décors et le comportement de l'inspecteur Erlendur finissent par conférer à l'intrigue une dimension quasi religieuse. Est-ce un parti pris conscient ?

C'est tout à fait volontaire, parce que je considère le personnage d'Erlendur comme un missionnaire. Lors de ses investigations, il se comporte souvent en solitaire, frappant de porte en porte pour rétablir la vérité et contrer la fatalité. Il mène une existence qui s'apparente à celle des moines, habillé en toute discrétion, habitant un appartement dépouillé. J'ai infléchi le personnage dans cette direction, alors qu'il a un côté James Bond dans le roman, et choisi Ingvar E. Sigurdsson, pour sa présence et son intériorité. Dans cette perspective, j'ai voulu une musique lancinante, insolite, comme déterrée du passé. Le but était d'accentuer la mélancolie d'une atmosphère finalement plus troublante qu'effrayante. Je trouve aussi que la quête de metteur en scène s'apparente à celle d'un missionnaire. Kieslowski a eu cette phrase magnifique : « Je ne veux pas changer le monde, j'essaie juste de dialoguer avec lui ». Jusqu'à présent, j'ai eu la chance de dépasser les frontières de mon pays pour en atteindre d'autres. Sans prosélytisme, mais avec l'envie de communiquer et de partager un point de vue, une culture.

Dossier de presse (extraits)

Adapté du roman d'Arnaldur Indridason, nouvelle étoile du polar nordique, *Jar City* n'est pas qu'un film islandais, mais une œuvre sur l'Islande et l'identité de son peuple. Du sous-sol d'une maison malodorante aux tombes en ruines d'un cimetière de campagne, l'inspecteur Erlendur cherche à reconstituer la généalogie d'un crime. Pour y parvenir, il devra d'abord s'intéresser à la généalogie tout court... À travers une intrigue policière alambiquée - et finalement secondaire -, Baltasar Kormakur entreprend un voyage à rebours, du côté du patrimoine génétique de ses concitoyens.

Pour nous autres Français, *Jar City* est une sorte de cauchemar exotique où se croisent pêle-mêle une tête de mouton mort, le spectre de la consanguinité et les courbes veloutées des collines islandaises. La mise en scène nimbe le film d'un rayonnement glauque, créant une atmosphère si prenante qu'on en oublie les impasses du scénario. Cerné par des paysages inhospitaliers, l'inspecteur Erlendur garde son cap et sa froide pugnacité. Incarné par un acteur aussi convaincant en justicier brutal qu'en père soucieux, ce personnage pudique est bien loin des habituelles figures de flic. Avec ses petits pulls en laine, son collier de barbe et ses yeux bleu acier, Ingvar Sigurdsson conjugue comme personne l'austérité et la sensibilité. Un tempérament contrasté, à l'image de ce film d'une beauté noire.

Mathilde Blottière - Télérama - septembre 2008

Si l'on connaît plus l'Islande pour sa scène pop (Björk, Sigur Ros) que pour son cinéma, *Jar City* phénoménal succès sur ses terres natales (un tiers de la population est allé voir le film en salles !), pourrait changer la donne. L'acteur-réalisateur Baltasar Kormakur (*The Sea, 101 Reykjavik*) signe ici un film policier digne des meilleurs thrillers internationaux, tout en donnant à son long métrage une patte bien à lui, empreinte de tout ce qui fait la spécificité de l'Islande (tranquillité et lenteur, isolement, poids de la communauté...). Adapté d'un best seller signé Arnaldur Indridason, *Jar City* s'intéresse autant à une enquête trouble, qu'à l'étude psychologique d'un inspecteur retors, sublimement campé par Ingvar E. Sigurdsson. De cet entremêlement naît une ambiance poisseuse et envoûtante, jouant sur des peurs très actuelles (le fichage génétique) et universelles (le deuil d'un enfant, le rapport filial), dans laquelle le destin tourmenté des personnages prend souvent le pas sur le fil rouge de l'enquête. Si bien que si le pan intime et psychologique crée une empathie donnant à *Jar City* tout son sel, le récit policier est parfois moins convaincant. Quand bien même, *Jar City* reste à découvrir, d'autant que Kormakur soigne avec brio sa réalisation : photo impeccable donnant toute leur mesure aux sublimes paysages islandais, cadres soignés et millimétrés, montage alterné et rythmé.

Aurélien Allin